

La conjuration sacrée : complot programmatique

Alexis Martin

Numéro 228, septembre–octobre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1972ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martin, A. (2009). La conjuration sacrée : complot programmatique. *Spirale*, (228), 130–130.

La conjuration sacrée : complot programmatique

par ALEXIS MARTIN

Juin 1936, Georges Bataille et ses amis publient le premier numéro de la revue *Acéphale*; au sommaire, un court texte de quelques feuillets, orné d'un dessin du peintre André Masson représentant un homme sans tête : acéphale.

Aujourd'hui encore, à l'instant où j'écris, la force inouïe de ce texte me chavire, m'émeut, lance des flèches de feu dans la nuit quotidienne. Je ne doute guère qu'il ne scintille encore dans trente ans, excavant des perspectives inédites sous mes desseins et mes rêves.

De quelle conjuration s'agit-il ? En quoi est-elle sacrée ? Parce qu'elle est liée aux mystères premiers, naissance et mort. Elle rappelle ce qui donne à cette vie sa charge émotionnelle véritable, obsessionnelle, souveraine : « *Le monde auquel nous avons appartenu ne propose rien à aimer en dehors de chaque insuffisance individuelle : son existence se borne à sa commodité. Un monde qui ne peut être aimé à en mourir — de la même façon qu'un homme aime une femme — représente seulement l'intérêt et l'obligation au travail* » (Georges Bataille, « La conjuration sacrée », *Acéphale*, juin 1936).

Ce que Bataille nous dit, c'est que le travail, et le monde de l'économie (restreinte) qu'il représente et déploie, nous stupéfie au lieu de nous libérer. Bien sûr, produire et manger sont nécessaires, dira-t-il; mais bien d'autres choses aussi le sont pour qui désire plus que l'en-nui industriel et le refus du vertige, du ravissement.

L'appel de Bataille n'a rien de frivole, et pourtant il fait appel à l'impensé de la pensée, à ce qui est écarté comme scorie, friche, excréments, bas instincts, ou encore chaos par la pensée raisonnante; mais la vie ne se laisse pas cerner

par le seul crible de l'analyse. « *L'homme a échappé à sa tête comme le condamné à sa prison.* »

Nulle incantation plaisamment obscure, pas de mysticisme de garde-robe comme l'insinue méchamment Sartre ; bien au contraire, ce qui émerge de ce texte brûlant, c'est bien plutôt un programme lucide, terriblement ancré dans la réalité intime de l'être, une réalité où l'homme de la foule n'est plus tout à fait un homme, non plus qu'un dieu, mais un être interstitiel, en chemin d'une identité à l'autre, débarrassé à la fois de la comédie monothéiste et de l'*imperium* pseudo-rationaliste. On voit ce qu'il y a de terrible et de risqué dans cette position à la fois intenable et intangible : une forme d'extase ? « *La vie a toujours lieu dans un tumulte sans cohésion apparente* », écrit-il encore, « *mais elle ne trouve sa grandeur et sa réalité que dans l'extase et dans l'amour extatique. Celui qui tient à ignorer l'extase est un être incomplet dont la pensée est réduite à l'analyse.* »

L'homme étêté, représenté par Masson, avec une main tenant un cœur brûlant et l'autre un glaive, c'est la conscience amputée de son nom propre, délivrée de son dieu unique : l'être se perd en lui-même, dans le bas-ventre labyrinthique du monde. En un éclair, par chance, la conscience s'ouvre à son indétermination fondamentale, vertigineuse dont seule la mort vient interrompre la chute.

La mort comme détermination unique, comme horizon. Triste, douloureux, souffrant.

Pourtant, et c'est là la profonde originalité de cette pensée démarrée, voletante, solaire, nous sommes conviés à une danse névralgique, à une pratique insensée : celle de la joie devant la mort.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

« *Ma sœur riante tu es la mort
Le cœur défaille tu es la mort
Dans mes bras tu es la mort*

*Nous avons bu tu es la mort
Comme la foudre la mort*

La mort rit la mort est la joie
(Georges Bataille,
L'Archangélique, 1967).

Est-ce que, par un entortillement inouï du sens, ce qui apparaît le plus tragique devient le combustible essentiel de la joie, ce qui abolit le jeu en est aussi sa condition primordiale ? Il ne s'agit pas de dire que la mort n'est pas menaçante, qu'elle s'apprivoise; au contraire ! La terreur que la nuit m'inspire m'obsède, ne laisse pas de me terrifier, mais je sais aussi que la joie libre qui explose, parfois sauvagement, dans mon cœur, certains soirs au théâtre, en équilibre sur un fil invisible, n'a de sens et de positivité que sur le fond ravageur de celle qui monte à moi, enveloppée dans ses châles d'albumine coagulée, comme la vieille sociétaire d'un théâtre qui sent un peu le soufre, le sperme et le pipi séché sur une cuisse. 🌐

Olivieri
librairie ▶ bistro

La saison littéraire SPIRALE chez Olivieri !
espace-livres ▶ événements ▶ lectures ...

5219, Côte-des-Neiges, Montréal, Qc H3T 1Y1 ▶ Tél. : 514.739.3639 ▶ Fax : 514.739.3630
▶ service@librairieolivieri.com